Dominus vobiscum, et voit son chantre en surplis, tenant dans sa main, à l'aide d'un linge quelconque, la chaudière, agiter le contenu pour l'empêcher de brûler, tout en répondant à l'officiant.

Les assistants ne voyaient là-dedans rien de risible, ni de surprenant dans la manœuvre. M. Laflèche cumulait simplement, presque sans s'en douter, les fonctions assez disparates de chantre et de cuisinier. Le P. TACHÉ cependant avait peine à garder son sérieux. »

(*Patriote de l'Ouest*, le 13 septembre 1933.)



Superstitions crises

Le fait que je vais raconter s'est passé ici, au Lac Pélican, du temps du défunt Père BONNALD, et même dans les premières années de son séjour parmi les Cris, car on dit qu'il ne parlait pas encore couramment la langue crise en ce temps-là.

Dans une baie peu éloignée de la Mission, là où se trouve actuellement le magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson, les Cris s'étaient rassemblés pour faire de la sorcellerie. Le sorcier se nommait Siwap ; c'était un païen. La réunion avait pour but de guérir un malade par l'invocation du démon ; mais cela demandait toute une démonstration extraordinaire : le démon devait faire voir qu'il se présentait aux incantations du sorcier. Dans le sable, sur le bord du lac, le sorcier avait dressé une loge, dont les perches étaient fixées solidement, plantées bien creux dans la terre et liées ensemble, et, par-dessus, la toile de la loge. Quand tous les préparatifs furent finis, le sorcier s'enferma dans l'intérieur de la loge (Tepso-mikiwap, en langue crise). Il commença ses incantations aux sons du tambour. Bientôt le démon fait sentir sa présence, car toute la loge se met à remuer, les perches tournent comme si c'étaient des plumes mues

par une force invisible. A l'extérieur, à côté de la loge, le malade est couché à terre, enveloppé dans sa couverture. Les sauvages, la plupart encore païens, se tiennent à une certaine distance, tout fiers de voir combien leur sorcier est puissant ! Mais tout à coup la loge ne remue plus... « Qu'est-ce qu'il y a ? » se demandent les sauvages. Le sorcier, à l'intérieur, s'écrie... : « Quelqu'un vient qui m'empêche de faire ma sorcellerie ». Les sauvages regardent de part et d'autre..., personne n'est là qui puisse faire tort au sorcier...

Mais bientôt on voit apparaître le Père BONNALD, accompagné du Frère LABELLE ; ils montent la petite côte qui sépare la mission du terrain de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Par précaution, le Père BONNALD avait pris de l'eau bénite dans une petite burette. Quelques sauvages sont furieux contre le Père de ce qu'il vient là pour les troubler. De l'intérieur de la loge, le sorcier menace le Père. « Tu viens me faire tort, mais je me vengerai de toi, les feuilles ne seront pas encore jaunes l'automne prochain que déjà tu seras mort. » Le Père BONNALD, sans se laisser effrayer par ces menaces, lui répond en se moquant de lui : « Allons, Siwap, fais donc remuer ta loge, je ne crains pas ta sorcellerie. Tu peux bien me tuer si tu te sers d'un fusil ou du poison, mais je n'ai pas peur de tes sorcelleries. Allons, Siwap, crie encore plus fort. » Mais ce fut en vain, le démon ne pouvait rien.

Voici alors ce qui arriva vers l'automne. Le Père BONNALD voit un sauvage qui vient débarquer sur le bord du lac, à côté de la Mission. C'est le vieux sorcier Siwap qui vient supplier le Père de le guérir. Il est bien malade ; à peine s'il peut marcher ; il est jaune comme des feuilles mortes. La malédiction qu'il avait lancée contre le Père était retombée sur lui. Ce pauvre « diable » ne tarda pas à mourir, mais, comme Simon le magicien, il ne se convertit pas.

Ce que je viens de vous raconter, on peut l'appeler de « l'histoire ancienne », cela ne veut pas dire qu'il ne reste plus de superstitions parmi nos Cris. D'ailleurs,

quel est le peuple qui n'a pas de superstition ? Même en Europe où la religion s'est implantée depuis les premiers siècles du Christianisme ! A plus forte raison ne doit-on pas être surpris de trouver des restants de sorcellerie et de vaines croyances parmi des gens qui, « hier » encore, étaient païens, car il reste quelques rares survivants des temps où les Cris étaient encore païens, et c'est par les anciens, témoins oculaires des faits et gestes des sorciers païens, que j'ai su l'histoire que j'ai racontée au commencement de ce récit. On trouve ici comme partout des charlatans, gens peu scrupuleux, qui savent abuser de la crédulité des simples pour leur en imposer, et même leur arracher soit de l'argent, soit des instruments ayant une grande valeur. En général, les soi-disant sorciers tâchent de se donner le renom d'être habiles à guérir les maladies, car c'est un métier qui paie. D'après leurs dires, la médecine sauvage agit en proportion du paiement. Celui qui désire que le remède ait une grande efficacité médicale devra payer cher, car, d'après le « médecineur », les esprits sont exigeants. Et l'on trouve des gens assez simples pour les croire, car la pauvre bêtise humaine est la même partout. Mais cela suppose que le soi-disant sorcier et son patient croient plus ou moins à l'intervention des esprits mauvais pour rendre la « médecine » plus efficace ! De quoi est composée cette médecine ? Il n'est pas toujours facile de le savoir, car, en général, c'est un breuvage dans lequel ont été bouillies différentes racines ou tiges de plantes sauvages, et le médecin sauvage, en général, tient à son secret, afin d'avoir de nouveaux clients, ce qui n'aurait pas lieu si son secret était divulgué. On ne peut pas nier cependant toute efficacité à ces remèdes indigènes, car, en général, il entre dans leur composition des racines ou plantes ayant une vertu médicale, et quelques-uns prétendent que des malades condamnés par les docteurs en médecine ont recouvré la santé grâce aux remèdes de nos « médecins cris ».

Un autre vestige de superstition est la croyance aux maléfices. Autrefois, du temps du paganisme, il paraît

que les maléfices étaient fréquents. Tout d'un coup un sauvage, sans aucune raison apparente, devenait malade à mourir. On finissait par connaître la raison. Un sorcier, quelquefois d'un autre endroit, avait, grâce à l'intervention du démon, rendu cet homme malade. Au dire des anciens, il fallait qu'un autre sorcier, plus habile que lui, fît de la sorcellerie pour obliger le premier sorcier à retirer son maléfice, et si ce dernier était le plus fort, le malade revenait à la santé. Maintenant il arrive parfois d'entendre que, si quelqu'un est malade, c'est parce que quelque méchant Cris lui en veut et s'est vengé de lui en le rendant malade ; ou bien si un tireur, un trappeur ou chasseur ne tue pas d'animaux dans ses pièges ou à la chasse, ce n'est pas parce qu'il ne travaille pas aussi bien qu'un autre, mais parce que quelqu'un lui en veut. Peu à peu cependant ces idées finissent par disparaître, et, d'ordinaire, si, par exemple, quelqu'un ne peut rien tuer à la chasse ou ne prend pas d'animaux à fourrure dans ses pièges, il regarde cela comme un avertissement du ciel et pense qu'il doit s'attendre à quelque malheur dans sa famille. Et lorsque la mort vient frapper quelque membre de la famille, ils ne sont pas trop surpris, ils s'y attendaient, et, grâce aux conseils qu'ils reçoivent, ils se résignent à supporter patiemment leur malheur.

N. Guilloux, *O. M. I.*

Missionnaire au Lac Pélican.

(28 septembre 1933.)